

APRÈS UNE FOLLE ÉQUIPÉE de trois jours, me voilà étendue là, aux pieds d'un homme que je ne connais pas. Le visage à deux doigts de ses chaussures boueuses et usées. Le nez pris dans une puanteur qui me révolte presque. Au point de me faire oublier cet étai de douleur autour du cou, et la meurtrissure entre les cuisses. Difficile de me retourner. De remonter les jambes. De poser un pied par terre avant que l'autre suive. Pour franchir la distance qui me sépare d'Anse Bleue. Si seulement je pouvais prendre mes jambes à mon cou. Si seulement je pouvais m'enfuir jusqu'à Anse Bleue. Pas une fois je ne me retournerais. Pas une seule fois.

Mais je ne le peux pas. Je ne le peux plus...

Quelque chose s'est passé dans le crépuscule du premier jour de l'ouragan. Quelque chose que je ne m'explique pas encore. Quelque chose qui m'a rompue.

Malgré mes yeux figés et ma joue gauche posée à même le sable mouillé, j'arrive quand même, et j'en suis quelque peu soulagée, à balayer du regard ce village bâti comme Anse Bleue. Les mêmes cases étroites. Toutes portes et toutes fenêtres closes. Les mêmes murs lépreux. Des deux côtés d'une même voie boueuse menant à la mer.

J'ai envie de faire monter un cri de mon ventre à ma gorge et de le faire gicler de ma bouche. Fort et haut. Très haut et très fort jusqu'à

déchirer ces gros nuages sombres au-dessus de ma tête. Crier pour appeler le Grand Maître *, Lasirenn * et tous les saints. Que j'aimerais que Lasirenn m'emmène loin, très loin, sur sa longue et soyeuse chevelure, reposer mes muscles endoloris, mes plaies béantes, ma peau toute ridée par tant d'eau et de sel. Mais avant qu'elle n'entende mes appels, je ne peux que meubler le temps. Et rien d'autre...

De tout ce que je vois.

De tout ce que j'entends.

De tout ce que mes narines hument.

De chaque pensée, fugace, ample, entêtante. En attendant de comprendre ce qui m'est arrivé.

L'inconnu a sorti son téléphone portable de sa poche droite : un Nokia bas de gamme comme on en voit de plus en plus au All Stars Supermarket à Baudelet. Mais il n'a pas pu s'en servir. Il tremblait de tous ses membres. Tant et si bien que le téléphone lui a échappé des mains et est tombé tout contre ma tempe gauche. Encore un peu et le Nokia aurait achevé de m'enfoncer l'œil...

L'homme a reculé d'un mouvement brusque, le regard épouventé. Puis, prenant son courage à deux mains, a plié lentement le torse et allongé le bras. D'un geste rapide, il a attrapé le téléphone en prenant un soin inouï à ne pas me toucher.

Je l'ai entendu répéter tout bas, trois fois de suite, d'une voix étouffée par l'émotion : « Grâce la Miséricorde, grâce la Miséricorde, grâce la Miséricorde. » J'entends encore sa voix... Elle se confond avec la mer qui s'agite en gerbes folles dans mon dos.

Dans ma tête des images se bousculent. S'entrechoquent. Ma mémoire est pareille à ces guirlandes d'algues détachées de tout et qui dansent, affolées sur l'écume des vagues. Je voudrais pouvoir recoller

ces morceaux épars, les raccrocher un à un et tout reconstituer. Tout. Le temps d'avant. Le temps d'il y a longtemps comme celui d'hier. Comme celui d'il y a trois jours.

Année après année.

Heure après heure.

Seconde par seconde.

*Refaire dans ma tête un parcours d'écolière. Sans ronces, sans bayahondes *, sans avion dans la nuit, sans incendie. Refaire ce parcours jusqu'au vent qui, ce soir d'ouragan, m'enchanté, m'enivre. Et ces mains qui me font perdre pied. Trébucher.*

*Remonter toute la chaîne de mon existence pour comprendre une fois pour toutes... Remettre au monde un à un mes aïeuls et aïeules. Jusqu'à l'aïeul franginen *, jusqu'à Bonal Lafleur, jusqu'à Tertulien Mésidor et Anastase, son père. Jusqu'à Ermancia, Orvil et Olmène, au regard d'eau et de feu. Olmène dont je ne connais pas le visage. Olmène qui m'a toujours manqué et me manque encore.*

*Quel ouragan ! Quel tumulte ! Dans toute cette histoire, il faudra tenir compte du vent, du sel, de l'eau, et pas seulement des hommes et des femmes. Le sable a été tourné et retourné dans le plus grand désordre. On dirait une terre attendant d'être ensemencée. Loko * a soufflé trois jours d'affilée et a avalé le soleil. Trois longs jours. Le ciel tourne enfin en un gris de plus en plus clair. Laiteux par endroits.*

« Ne fais pas ce que tu pourrais regretter, martèle ma mère. Ne le fais pas. »

Je radote comme une vieille. Je divague comme une folle. Ma voix se casse tout au fond de ma gorge. C'est encore à cause du vent, du sel et de l'eau.

LE REGARD FUYANT DES HOMMES, celui légèrement effaré des femmes à l'arrivée de ce cavalier, tout laissait croire qu'il s'agissait d'un être redoutable et redouté. Et c'est vrai que nous redoutions tous Tertulien Mésidor.

Tertulien Mésidor aimait traverser tous les villages jusqu'aux plus lointains lieux-dits pour mesurer sa force. Évaluer le courage des hommes. Soupeser la vertu des femmes. Et vérifier l'innocence des enfants.

Il avait surgi des couleurs cotonneuses du *devant-jour*. À cette heure où, derrière les montagnes, un rose vif défait des lambeaux de nuages pour déferler à bride abattue sur la campagne. Assis sur son cheval gris cendre, il était comme toujours coiffé d'un chapeau de belle paille à large bord, rabattu sur deux yeux proéminents. Il portait un coutelas suspendu à sa ceinture et traînait à sa suite deux autres cavaliers, qui avançaient du même pas lent et décidé que leur maître.

Tertulien Mésidor se dirigea vers l'étal aux poissons empestant les tripes et la chair en décomposition. À son approche, nous nous étions mis à parler très

fort. Bien plus fort qu'à l'accoutumée, vantant la variété des poissons, la qualité des légumes et des vivres, mais sans lâcher des yeux le cavalier. Plus nous le guettions et plus nous parlions fort. Notre vacarme dans cette aube n'était qu'un masque, un de plus, de notre vigilance aiguë. Quand sa monture se cabra, le cortège se figea en même temps que lui. Tertulien Mésidor se baissa pour parler à l'oreille du cheval et caresser sa crinière. « Otan, Otan », murmura-t-il doucement. L'animal piaffait sur place en agitant la queue. L'homme au chapeau à large bord voulait, lui, avancer sur le chemin pierreux entre les étals. D'un geste d'autorité, il frappa les flancs du cheval de ses talons et, tenant serrée la bride, força l'animal à trotter dans cette direction.

À peine eut-il avancé de quelques mètres qu'il tira cette fois sur les rênes pour s'arrêter à nouveau. Le mouvement fut si brusque que les deux autres cavaliers eurent du mal à retenir leurs chevaux qui piaffaient eux aussi. Tertulien Mésidor venait d'entrevoir, assise entre toutes les femmes, Olmène Dorival, fille d'Orvil Clémestral, dont le sourire fendait le jour en deux comme un soleil et qui, d'un geste nonchalant, avait torsadé le bas de sa jupe pour la glisser entre ses cuisses. Deux yeux la déshabillaient déjà et elle n'en avait pas le moindre soupçon.

Au léger frémissement de ses narines, les deux autres cavaliers surent à quoi s'en tenir. Tertulien Mésidor garda les yeux fixés quelques secondes sur cette bande de tissu qui cachait la source et la fleur

d'Olmène Dorival. Il en eut le souffle coupé. Quelques secondes. Rien que quelques secondes. Mais assez pour être tout retourné. Prisonnier d'un sortilège sans explication.

Le désir de Tertulien Mésidor pour Olmène Dorival fut immédiat et brutal, et fit monter en lui des envies de jambes emmêlées, de doigts furtifs, de croupe tenue à même les paumes, de senteurs de fougères et d'herbe mouillée.

Tertulien Mésidor devait avoir dans les cinquante-cinq ans. Olmène Dorival en avait à peine seize.

Il possédait les trois quarts des terres de l'autre côté des montagnes. Il était un *don* *. Un grand *don*.

Elle allait le plus souvent nu-pieds et n'avait jamais chaussé que des sandales taillées dans un cuir grossier.

Il avait fait plusieurs séjours à Port-au-Prince, et même voyagé au-delà des mers et dansé le *son* * avec des mulâtres à La Havane.

Elle n'avait franchi les limites d'Anse Bleue que pour accompagner sa mère au marché aux poissons de Ti Pistache, qui sentait la pourriture et les tripes et où dansaient les mouches dans des sarabandes folles. Ou, depuis peu, un peu plus loin, au grand marché de la ville de Baudelet.

Sous ce nom de Tertulien, couvaient des légendes invérifiables et des vérités tenaces. On disait qu'il avait volé, tué. Qu'il avait couvert autant de femelles que celles que comptait notre village de paysans-pêcheurs. Et bien d'autres choses encore...